

Jérôme Tadié
U.F.R. de Géographie
Université de Paris-Sorbonne

Les batailles de quartier à Jakarta.
Neighbourhood Battles in Jakarta.

Résumé : Les batailles entre quartiers sont un phénomène ancien à Jakarta. Descendant d'anciennes formes de luttes entre gangs, elles sont la manifestation non seulement de dysfonctionnements mais aussi de la création de nouveaux types de territoires. Elles sont ainsi le signe de nouvelles formes d'appropriation de la ville mais aussi de recréation de structures communautaires.

Abstract : *This essay addresses the issues raised by urban violence focusing on battles between inhabitants from different neighbourhoods in Jakarta. Through an analysis of the patterns of violence, it shows the importance of such a phenomenon, not only on urban control and the constitution of new types of territories and new types of cloistering, but also on the community as such, on how it is redefined.*

Mots-clés : communauté, gangs, insécurité, Jakarta, ségrégation, violence urbaine.

Key words : *gangs, insecurity, Jakarta, segregation, street battle, urban violence.*

Les batailles urbaines sont un phénomène qui frappe les esprits dans une ville telle que Jakarta. Souvent situées sur des axes majeurs, elles ne manquent pas de donner une impression d'anarchie et de chaos. Plus que de la criminalité usuelle, ces batailles mettent aux prises des groupes qui s'affrontent de façon plus ou moins violente. Ce sont non seulement les jeunes mais aussi les autres habitants du quartier qui y prennent part, en grand nombre. Il peut s'agir de simples combats, mais par leur récurrence, leur intensité, ces affrontements peuvent être considérés comme des batailles. Ce ne sont pas de petites rixes entre bandes organisées comme c'est le cas dans nombre de quartiers en difficulté à travers le monde, mais de véritables petites guerres.

Plusieurs types de batailles urbaines peuvent être distingués à Jakarta : les batailles entre écoles qui retiennent le plus l'attention des journaux et des autorités locales, les batailles entre quartiers plus ou moins fréquentes, celles entre caïds dans les lieux publics, les batailles entre gangs voire entre mafias, comme cela a pu être le cas sous l'Ordre nouveau où différents groupes luttèrent pour le contrôle de discothèques ou de casinos illégaux ou bien, jusqu'à la fin des années 1970, celles entre gangs bien constitués. Ces batailles diffèrent également des

émeutes qui sont jusqu'à présent toujours apparues comme des manifestations de mécontentement face à une politique donnée - quand elles n'étaient pas manipulées et provoquées par différents partis. De plus dans ces batailles et contrairement à l'émeute, l'ennemi est clairement défini : cela peut être le quartier voisin ou un groupe de personnes donné.

De ces différents types d'affrontements et de combats, les plus atypiques apparaissent cependant être les batailles entre quartiers. Elles présentent des aspects singuliers et plus globaux dans la mesure où elles peuvent impliquer tous les habitants d'un quartier et non plus seulement les jeunes. Elles peuvent également entraîner la destruction du tissu urbain, et au-delà de tous ces phénomènes apparents, elles sont le reflet de dysfonctionnements plus profonds, de politiques urbaines qui peuvent être inadaptées et mettre en évidence différents types d'appropriation de la ville que ce soit par les habitants ou par les autorités locales.

A travers un phénomène qui peut a priori sembler sporadique - ce que l'on présente fréquemment comme un épiphénomène - c'est la politique urbaine entière qui est en jeu et l'adaptation de la ville par ceux qui y ont des intérêts qui ressort ici. Il s'agira donc de voir en quoi ces expressions de violence peuvent être révélatrices non seulement de modes d'appropriation de la ville par ses habitants, mais aussi de la constitution de territoires, de façon indirecte voire négative. Pour cela nous examinerons l'ampleur que peuvent avoir ces batailles à Jakarta, avant d'analyser leurs enjeux territoriaux ; cela nous mènera dans un dernier temps à étudier ce phénomène vieux d'une vingtaine d'années et de nous demander en quoi ces batailles peuvent être l'expression de communautés réimaginées.

Visions d'insécurité

Lorsqu'une bataille éclate, le Jakartanaï qui se trouve non loin de là en prend conscience par un embouteillage encore plus long que d'habitude, un flot de voiture peu nourri de l'autre côté, des autobus ayant fait demi-tour. A cela s'ajoute la rumeur qui se propage et les signes d'inquiétude croissante des conducteurs. A mesure qu'on se rapproche, une nouvelle forme d'animation se développe : ce sont des jeunes du quartier qui profitent de cette "aubaine" non seulement pour informer les automobilistes de ce qui se passe mais également pour les aider à faire demi-tour et donc obtenir une rémunération, pendant que la bataille se déroule une centaine de mètres plus loin. Le lendemain, quand les combats ont été livrés sur de grands axes, les journaux titrent sur les embouteillages résultant de ces heurts, alimentant ainsi la peur de tels phénomènes.

En ce qui concerne les affrontements qui ont lieu au sein même des quartiers, c'est une animation tout autre qui a lieu aux abords : la rumeur se propage, les maisons et échoppes se ferment et on déconseille fortement d'approcher le champ de bataille où l'on pourrait risquer de

prendre un coup perdu voire de se faire dévaliser au passage. La scène elle-même est quelque peu chaotique : telle une guerre sans uniforme, des jeunes sans signes de distinction apparents s'affrontent en se lançant des pierres, s'attaquant à l'arme blanche, ce qui peut dégénérer dans certains cas jusqu'à l'utilisation de fusils à pompe et de cocktails molotov. A l'arrière et dans les batailles les plus sérieuses, les jeunes et les femmes s'occupent de la logistique, soignant les blessés, apportant des munitions - des pierres - au front.

Les batailles de quartier, de même que les batailles entre écoliers, qui leur ressemblent par leur spontanéité et leur violence, sont donc de plus en plus à la source du sentiment d'insécurité des Jakartanais. La peur dessine des zones noires dans la ville, des quartiers à éviter ou à contourner lors de tout déplacement dans l'agglomération car ils sont fréquemment le théâtre de telles actions.

Ces batailles sont un phénomène récurrent qui touche une grande partie de la ville. Selon la ville, il y aurait eu, entre janvier et décembre 1999, 63 batailles de quartier, et entre janvier et août 2000, 59, ayant provoqué respectivement 8 et 6 morts et 59 et 54 blessés. Ces statistiques sont purement indicatives et certainement largement sous-estimées, dans la mesure où les plus petites des batailles, celles qui ont duré peu de temps et n'ont pas causé de grands dégâts, ne sont que rarement répertoriées. Néanmoins, cette sous-estimation laisse apparaître un autre élément d'insécurité : celui des fonctionnaires de la ville, mais aussi de la police. Ils ne peuvent pas trop laisser apparaître des dysfonctionnements dans leurs circonscriptions qui nuiraient à leurs carrières. De plus, pour des personnes habituées à en voir souvent, les plus petits de ces affrontements n'apparaissent que comme de simples rixes et soulèvent donc peu d'intérêt, si ce n'est comme une histoire à raconter au sein du quartier seulement.

Comme le montre la carte 1, sur laquelle sont figurées les circonscriptions administratives où ont eu lieu des affrontements en 1999, ces batailles sont réparties dans toute la ville. Les lieux où elles se déroulent sont récurrents. La ville en recense 72 éparpillés sur les 5 municipalités que compte Jakarta, avec une légère majorité pour Jakarta centre (18 lieux), une minorité pour Jakarta sud (12) et une moyenne de 14 pour les trois autres. Seulement, au sein de cette dispersion, quelques zones apparaissent : au nord, aux abords du port, les quartiers de Tanjung Priok ; puis une deuxième zone au sud de la vieille ville coloniale (Kota) ; une poche près du marché de Tanah Abang ; quelques quartiers à l'est du marché de Senen ; Manggarai et Matraman. Les autres quartiers sont principalement le terminal de bus de Kalideres à l'extrême ouest, au sud le marché de Pasar Minggu et finalement à l'est les environs de Cipinang. En ce qui concerne la fréquence de ces batailles, elles se sont surtout déroulées à Manggarai et Berlan, puis à Tanjung Priok, Tanah Abang et Senen. Une première géographie de la

ville est ainsi dessinée, celle de quartiers à la triste notoriété, réputés comme des lieux à éviter.

De nouvelles zones d'exclusion ?

Au niveau local, on retrouve dans la plupart des cas le même genre de schéma d'affrontement avec des variantes. Trois types peuvent être distingués, non seulement en fonction de l'intensité des batailles qui y ont lieu, mais aussi en fonction du nombre de groupes en rivalité et du jeu des alliances qui peuvent s'y tisser.

Aux abords de l'avenue Matraman Raya, grand axe nord-sud qui relie le centre administratif des alentours de la place Merdeka au sud de la ville, on peut situer un premier exemple de conflit simple. De part et d'autre de l'avenue, les deux quartiers s'affrontent : à l'ouest le quartier de Berlan, lotissement de l'armée depuis l'époque coloniale, à l'est le quartier de Palmeriam, à l'origine moluquois. Durant le premier semestre 2000, 13 grandes batailles y ont eu lieu, provoquant la mort d'au moins deux habitants, blessant des dizaines de personnes, parmi lesquelles des policiers et des militaires. De plus, l'avenue Matraman a totalement changé d'allure : on y voit à présent sur un kilomètre de long des dizaines de bâtiments incendiés - principalement des commerces, des bureaux et des restaurants - de lourdes grilles en fer qui ont fait leur apparition à chaque entrée de quartier, ainsi qu'une grille de séparation au milieu de l'avenue, et de nombreuses banderoles gouvernementales ou d'ONG appelant à la paix. Tel est le paysage de guerre que l'on peut observer sur cette avenue. Près de la moitié de ces batailles ont eu lieu la nuit, mais d'autres se sont également déroulées durant l'après-midi, en fin de semaine comme en semaine, ce qui renforce la crainte d'éruption spontanée.

Alors que cette zone a connu de nombreuses batailles depuis les années 1950-1960, ce n'est que depuis les années 1980 que les affrontements ont pris une forme nouvelle. Le quartier de Berlan, lotissement de militaires, était autrefois le siège d'un des gangs de fils de militaires le plus connu, le BBC - Beerland's Boy Club - qui a disparu à la fin des années 1970. Il se battait principalement contre d'autres gangs venus de toutes parts de la ville : du quartier de Senen plus au nord et même contre des gangs de la zone portuaire de Tanjung Priok. Parmi leurs rivaux on comptait également les jeunes du quartier d'en face, Palmeriam. Ces batailles prenaient la forme de combat entre jeunes appartenant à ces gangs dans des lieux fixés au préalable, que ce soient des discothèques, des casinos ou des salles de billard, et ne touchaient que peu le tissu urbain ou les autres habitants du quartier. Depuis le milieu des années 1980 elles ont repris sous une autre forme. Alors que ces deux quartiers sont en étroite interdépendance - le marché qui alimente les foyers se trouve à Palmeriam et la grande mosquée se trouve elle du côté de Berlan - ce nouveau type de bataille aurait pour origine

une rivalité politique, entre les partisans du PPP, parti musulman d'opposition, et les partisans du parti officiel au pouvoir, le Golkar, qui aurait dégénéré avec un mort du côté de Palmeriam. De là le début de l'engrenage de la violence.

De telles rivalités peuvent donc être interprétées non seulement comme une expression de haines ancestrales dont on ne connaît plus l'origine, mais aussi comme un signe de rivalité économique, visant à l'anéantissement des sources de prospérité économique sur le territoire de l'autre. Ce sont en effet en priorité les jeunes de chaque quartier respectif qui travaillent dans les magasins, restaurants ou bureaux, que ce soit en tant que gardes ou bien en récoltant les revenus de l'affluence produite par les services informels qui se développent en marge : parkings, petites échoppes, commerces en tous genres.

Face à ce premier type de bataille entre des quartiers clairement définis et séparés, ayant lieu principalement aux abords de l'espace résidentiel, sur un grand axe séparateur, on peut dégager un deuxième type de batailles plus complexe, au sein même du tissu d'habitation. C'est ce que montre l'exemple de Tanah Tinggi.

Tanah Tinggi est un quartier central de Jakarta, parmi les plus denses de la ville (près de 59000 habitants au km²). Situé juste à l'est du marché et de la gare de Senen, c'est également un quartier marqué par certaines disparités dans le tissu urbain, comme le montre la carte 2. Les quartiers les plus denses en bâti se trouvent au nord, au sud, et à l'est, de l'autre côté du canal. Par rapport à ces zones, un ensemble planifié se distingue, avec des rues à angle droit, deux places et des lots plus grands. Il s'agit là d'un quartier construit par les Hollandais dans les années 1930 afin de loger les fonctionnaires indigènes. La partie occidentale, la plus ancienne, est également bien moins dense.

La population aussi est mélangée : si l'on retrouve une vieille population Betawi très présente qui transparaît dans la langue employée usuellement dans le quartier, un mélange de Betawi et d'argot, un certain nombre d'ethnies sont représentées : des Javanais, Soundanais et Sumatranais arrivés depuis les années 1970 dans les quartiers du nord-est, suivis par des Arabes et des Chinois qui ont acheté un certain nombre de terrains dans les années 1970 et 1980. Mais mis à part le nord avec une forte concentration de Chinois, et les alentours de la Place I où de nombreux Moluquois se trouvent, on ne remarque pas vraiment de ségrégation ethnique.

C'est sur ce fond qu'apparaissent plusieurs foyers de batailles, émanant en général de la zone de Baladewa. Celle-ci se bat contre sa rivale Gambrenk au sein du sous-district de Tanah Tinggi, se battait jusqu'à il y a peu contre Kota Paris immédiatement au sud, contre la Place I mais aussi contre les districts voisins de Galur et Kampung Rawa. Ces luttes, à coups de pierre, d'armes blanches et pouvant aller jusqu'aux cocktails Molotov sont souvent motivées par le manque d'espace. Comme on peut le voir sur la carte, rares sont les espaces publics libres, en particulier

pour jouer au football : un terrain entre les appartements sociaux, les deux places situées dans la zone planifiée à l'époque coloniale, et un carrefour à l'ouest du quartier et la rue. Comme deux de ces lieux sont contrôlés de façon exclusive - la seconde place du quartier planifié par les jeunes de Baladewa et le carrefour à l'ouest par les jeunes alentour - deux terrains sont ainsi l'objet de batailles. Le terrain au milieu des appartements sociaux en particulier en a ainsi été le théâtre pendant plusieurs jours en décembre 1998, ce qui a endommagé les immeubles et fait deux morts. Il en est de même sur la place I, par exemple, où les habitants voient d'un mauvais œil les jeunes de Baladewa.

Contrairement au cas de Matraman où les conflits se déroulaient sur l'axe majeur séparant les deux quartiers, on se trouve ici dans une zone bien plus dense où la ligne de démarcation entre les différents groupes n'apparaît pas clairement. C'est ce que l'on voit à travers la répartition des champs de batailles qui peuvent aller en s'éloignant des foyers majeurs : dans la simple ruelle séparant les deux quartiers, sur la rue principale du quartier, dans la cour entre les blocs d'appartements sociaux et jusque sur la grande avenue se trouvant au nord, comme cela s'était produit en décembre 1998.

Cet exemple permet de mettre en évidence un compartimentage qui n'apparaît pas à l'œil nu. Dans un contexte de chômage, de densités très fortes et de manque d'infrastructures, l'espace apparaît ici comme enjeu : enjeu de contrôle (division des espaces de jeux par exemple), enjeu identitaire également. De même le compartimentage apparaît non de façon physique (il n'y a pas vraiment de séparation entre les zones de Gambrenk et de Baladewa, même si l'on trouve aujourd'hui ces appartements sociaux), mais plutôt dans les pratiques : ici il s'agit de distinctions entre des sous-entités administratives - les RW - et rares sont les jeunes qui oseraient traverser le RW de l'autre camp en temps normal.

Un troisième type de bataille de quartier peut être décelé dans le quartier de Manggarai, où il s'en déroule quasiment chaque semaine, provoquant parfois même des mouvements de réfugiés, comme en septembre 1998. Alors qu'à Matraman deux groupes principaux s'affrontent, à Tanah Tinggi quatre, ici on dénombre 21 groupes différents, tous fondés sur des bases territoriales qui peuvent ne regrouper qu'un bloc ou deux de maisons au sein de la même sous-entité administrative (R.W.). Dans un tel contexte, on assiste à la constitution d'alliances entre différents groupes éparpillés au sein du quartier qui s'entraident pour affronter des ennemis communs.

L'histoire de ces batailles remonte ici à 1986, lors de l'incendie du marché. A l'origine Manggarai était un quartier d'entrepôts de chemin de fer, situé à proximité d'un des plus gros nœuds ferroviaires de la ville. Le quartier a surtout connu un afflux de population dans les années 1960-1970, attirée par des emplois au marché, comme celui de vendeur, ou, pour les jeunes sans qualification, agents de sécurité informels. Lors de l'incendie, beaucoup ont été privés d'une source de revenus majeure.

Si certaines des raisons à l'origine des batailles sont semblables à celles de Tanah Tinggi ou Matraman - haines ancestrales, esprit de revanche, bravoure à démontrer - dans ce cas-ci vient se superposer un autre facteur, celui de la lutte pour des sources de revenus, que ce soit pour le contrôle du terminal de minibus, pour une zone de parking le long d'un restaurant fréquenté, le contrôle d'un demi-tour pour les voitures, celui d'une ligne de bus ou le monopole de la location de parapluies lors des grosses averses à un carrefour. Ici l'espace devient enjeu économique. Le compartimentage comme à Tanah Tinggi acquiert une dimension nouvelle avec l'apparition de zones d'exclusivité économique dominées par tel ou tel groupe. Une fragmentation du quartier s'opère, non seulement entre les différents territoires des groupes en lutte, mais aussi entre des îlots de prospérité tels que des grands magasins, situés en plein cœur de Manggarai mais dont l'entrée est interdite aux jeunes du quartier par des gardes de compagnies privées.

Les batailles de quartier apparaissent donc comme une expression de rivalités territoriales au sein desquelles un compartimentage du tissu urbain s'opère avec l'apparition de nouvelles zones d'exclusion qui diffèrent de celles créées par les nouveaux lotissements de la périphérie. Tout un faisceau de raisons et de causes peut être mis en avant afin de tenter d'expliquer la permanence de ces conflits. Depuis les raisons immédiates telles que des disputes entre enfants ou un accrochage lors d'une partie de football sur un des rares espaces libres, jusqu'aux raisons économiques ou sociales plus profondes. L'important ici est de noter que ces différents affrontements ont lieu non pas sur des bases ethniques, comme cela peut être le cas dans des espaces publics où les groupes de racketteurs par exemple sont en général constitués selon de telles filières, mais plutôt sur la base de l'appartenance au quartier, à un espace donné. Ainsi se dessinent de nouveaux types de communautés fondées sur l'appartenance territoriale.

Des communautés réimaginées ?

A travers l'examen de déviances telles que les batailles de quartier, de nouveaux genres de solidarité apparaissent, mettant en valeur la force de la communauté. A Tanah Tinggi, par exemple, diverses formes de socialisation se développent. Les lieux de réunion sont tout d'abord la rue, les bords des venelles. Ils sont l'expression d'un voisinage, d'une proximité spatiale, mais aussi d'un entassement. Ainsi de nombreux groupes se côtoient sans se mélanger, même si les diverses personnes se connaissent, ne serait-ce que pour avoir été à l'école ensemble. Ils sont principalement composés d'hommes, de jeunes certes mais également de personnes plus âgées, les femmes restant la plupart du temps à l'écart par peur pour leur réputation. Ces groupes sont des foyers de discussion et de propagation de rumeurs, d'autant plus qu'on ne sort que peu de son quartier : le divertissement quotidien, c'est la rue. Ainsi l'on trouve

toujours une main d'œuvre disponible pour chasser les voleurs, garder et défendre le quartier. Un engagement communautaire transparait à travers la volonté de montrer que l'on a toujours des amis, que l'on est prêt à les défendre, de même que le quartier, fût-ce au prix de sa vie.

L'espace urbain apparait ici comme une extension du foyer, mais aussi comme un enjeu communautaire, celui où s'exprime la solidarité. Dans un tel contexte on voit quel est le rôle de la rumeur, combien le terreau est fertile pour sa propagation. A cela s'ajoute celui des enfants, des jeunes, également désœuvrés quand ils ne sont pas scolarisés, qui peuvent avoir pour jeu de s'élancer en bande dans un quartier inconnu. Quand ils sont une quinzaine et même s'ils n'ont que 6-10 ans, ces enfants peuvent représenter une menace.

Tous ces phénomènes suggèrent qu'on se trouve bien face à une communauté définie sur la base d'un voisinage restreint et non pas sur des principes ethniques. La ville et le quartier sont les modes d'intégration et non plus l'ethnicité comme le montre l'exemple de Berlan, où des Moluquois du quartier se joignaient aux autres habitants du quartier pour attaquer le quartier moluquois d'en face, et ceux de Manggarai et Tanah Tinggi, où les différents camps qui s'affrontaient n'étaient absolument pas homogènes.

Seulement, alors que dans toute autre communauté et même dans les gangs on trouve des dirigeants, des personnalités, une structure hiérarchique, il n'en est rien ici. Pour reprendre la plainte de beaucoup d'habitants, " les anciens ne sont plus écoutés " ! C'est ce que montrait par exemple à Manggarai l'exemple d'un des gangs, Tuyul, qui n'avait pas à proprement parler de dirigeant.

On a ainsi affaire à une dimension spatiale et de proximité exacerbée où l'on assiste à une recréation de mythes, à une dégénérescence du modèle du gang. En effet, jusqu'au début des années 1980, on trouvait de nombreux gangs aux noms divers destinés à impressionner les gens, qu'ils aient des noms de quartiers militaires - c'était le cas de Berlan (le BBC) mais aussi de son " grand-frère " Siliwangi (SC 234) - des noms à consonance étrangère ou à connotation obscène. Ces gangs se battaient surtout entre eux. Ainsi Berlan se battait régulièrement contre les groupes de Tanjung Priok au nord de la ville, Siliwangi contre Senen, etc. Les batailles y étaient organisées grâce à des rendez-vous pris, des lettres envoyées. On se battait ainsi à l'échelle de la ville et entre jeunes - ce qui n'est pas sans rappeler le système actuel d'organisation de batailles entre écoles.

Dans le cas des batailles de quartier comme nous les avons décrites, on assiste à un schéma différent comme si l'espace urbain s'était rétréci : plus de déplacements lointains, on se bat avec ses voisins. A cela s'ajoute une référence constante aux gangs d'autrefois, mais qui apparait décalée comme le montre l'adoption des noms. Ainsi, à Tanah Tinggi, l'un des quartiers a été rebaptisé de façon informelle du nom que lui ont donné ceux qui s'y battent : Gambrenk, acronyme approximatif de *Gabungan Anak-anak Brengsek* [Rassemblement de jeunes cinglés]. De

même en un autre endroit du quartier, moins belliqueux, on trouve une grande fresque sur laquelle apparaît le sigle “ C134 ”, qui reprend l’adresse de la ruelle, dans le RW no. 3, à proximité de l’artère Tanah Tinggi 4, référence à l’ancien gang de Siliwangi. Il en est de même pour Berlan dont les jeunes ont également repris le flambeau de l’ancien gang aujourd’hui disparu. La plupart des quartiers ont ainsi eu dans le passé des gangs de renom auxquels référence constante est faite : Berlan dont le chef charismatique se nommait Pipin Berlan, mais aussi Tanah Tinggi avec le gang Cobra et son chef Mat Bendot, Manggarai avec Mat Gundul. Ces personnages sont encore présents dans toutes les mémoires et rares sont les habitants qui en parleraient sans admiration.

On voit ainsi se reproduire un phénomène de mimétisme, de réinterprétation des valeurs, des actes des aînés. Seulement les principales différences demeurent dans la structure même des formations de combattants : alors qu’auparavant il pouvait s’agir de groupes bien constitués avec un chef, des insignes et une certaine professionnalisation (spécialisation dans le contrôle de certains lieux, de divertissements en particulier), cela ne semble plus être le cas. De même dans les relations avec la communauté on ne retrouve pas les mêmes aspects que dans certaines villes des Etats-Unis par exemple où le gang doit se faire admettre par son environnement de manière à subsister et à ne pas être dénoncé, se développant même comme société d’entraide dans certains cas. A Jakarta les protagonistes de ces batailles n’ont pas le même décalage par rapport à la communauté dans laquelle ils vivent, dans la mesure où la communauté entière peut participer à de tels actes au nom de la défense de leur foyer et où les combattants n’ont pas forcément d’activité illégale ou criminelle mis à part lors des conflits. De même on n’assiste pas à une haine contre les forces de l’ordre qui, s’il peut arriver qu’il y ait une victime parmi elles, ne sont pas visées lors de ces combats.

Les batailles de quartier reflètent donc des formes de sociabilité et des modes d’appropriation du territoire proprement urbains. La concurrence pour l’espace décrite ne se trouve que là. Ce phénomène s’inscrit dans une crise des formes d’encadrement traditionnel qui n’est pas nouvelle. Ce qui diffère ici c’est la référence à une histoire, à un passé, à des valeurs qui ont pour source une tradition idéalisée et recréée, celle de la bravoure, de la défense de la communauté. On assiste ainsi à une ambivalence : d’une part la recréation du personnage héroïque, prêt à défendre son honneur et celui de sa communauté en délitement, de l’autre l’absence d’individualité et la construction d’un groupe duquel ne ressort aucun individu : la communauté de combat. Le quartier apparaît ainsi acquérir une nouvelle identité, celle de dysfonctionnements au sein desquels les jeunes ont une importance d’autant plus grande qu’ils sont les moteurs de tels regroupements. On assiste ainsi à un renversement des valeurs, dans le cas des plus grosses batailles, où la communauté de combat est constituée selon des modèles imposés par les jeunes et où le

reste des habitants ne fait que suivre afin de défendre leur domicile, et non plus le contraire.

Commentaires de Pitte :

Cf. notes de fin de page quand indiqué

Dit que c'est géographique.

Distinguer batailles de quartier et batailles entre quartiers : en effet réfléchir à la différence entre ces deux notions : montrer en quoi il y a ici emboîtement.